

1 Un thé chez les fous, un peu trop édulcoré



Tim Burton a choisi de s'attaquer à l'histoire d'*Alice* et proposer des variations autour des deux ouvrages qui ont construit cet imaginaire, « *Alice au pays des merveilles* » et « *De l'autre côté du miroir* ». Dès lors, on pourrait penser que cette réalisation a toute les qualités pour donner un divertissement de haut niveau, une parenthèse de cette poésie macabre si caractéristique à Burton, chez qui l'influence de Lewis Carroll est toujours très présente ; quoi de

plus logique donc, que la rencontre entre deux poètes dont les imageries respectives se recourent totalement ?

On peine pourtant, tout au long de la projection, à déceler les marques de celui qui a imaginé « *Edward aux mains d'argent* » : les subtilités de trames soignées auxquelles il nous a accoutumés deviennent un clivage grossier entre gentils et méchants du Pays des Merveilles, la poésie si caractéristique des moindres détails de ses décors s'est perdue dans les rangs des armées de cartes, devenues si rigides et métalliques qu'elles n'en sont que peu convaincantes, et les personnages secondaires, d'habitude très aboutis et recherchés, sont presque relégués au rang de figurants. On a ainsi le sentiment désagréable

devant certaines scènes de se retrouver devant un film d'*heroic fantasy* dont on connaît déjà la fin. Il est malgré tout appréciable de retrouver le poème *Jabberwock*, le langage incompréhensible du Chapelier Fou et du Lièvre de Mars qui s'entretiennent de « verchons fourgus qui bourriflent » ou encore les illustrations de Lewis Carroll, le tout retranscrit à l'identique depuis l'ouvrage initial. Il convient également de saluer le rôle d'Helena Bonham Carter, très attachante dans son rôle de Reine Rouge, et de s'attarder sur le Chat du Cheshire, parfaitement représenté !

**Pauline Brandt, 18 ans,
Collège de Candolle,
Genève**

2 Alice in Wonderland ou Dorothy in the Land of Oz

L'adaptation d'« *Alice* » par Tim Burton était très attendue: un classique que tout le monde s'approprié, un réalisateur largement apprécié, une avancée technologique encore à tester... Mais quelle déception! Rappelons qu'il ne s'agit pas directement d'une adaptation de l'œuvre originale: Alice, chez Burton, a 20 ans et a oublié son voyage au pays des merveilles, jusqu'à ce qu'elle y retourne. Le synopsis ne semble a priori pas une mauvaise idée, bien qu'on puisse objecter le déjà-vu, avec par exemple « *Hook* » de Spielberg, essentiellement le même scénario mais avec Peter Pan à la place d'Alice.

Le cadre narratif est plutôt habile, avec maintes références aux livres de Lewis Carroll (où le père d'Alice prenait les répliques de la reine blanche), mais l'arrivée au pays des merveilles est véritablement une chute, au sens propre comme au figuré. D'une part, M. Burton confond ses classiques. Son « *Alice* » ressemble plus au « *Wizard of Oz* » de Fleming qu'à l'œuvre de Lewis Carroll.

Le personnage du Chapelier fou ressemble furieusement à celui de l'épouvantail, notamment dans sa relation à la protagoniste. Mais ce n'est pas le seul élément: le final, surtout, semble en être inspiré. La « bonne fée » (ici la reine blanche, là Glinda, toutes deux « manipulantes » la protagoniste pour obtenir le pouvoir sur tout le monde imaginaire, le volant à leur pendant négatif) donne à

Alice/Dorothy les moyens de rentrer chez elle. Elle choisira donc consciemment son retour



(contrairement à l'Alice originale), prenant le temps de faire ses adieux aux amis du monde imaginaire. De retour dans son monde réel, elle identifie les personnages de son rêve avec

ses propres connaissances. Il est vrai que le personnage original d'Alice reconnaît aussi ses chats, mais la scène d'identification évoque plutôt le final du « **Wizard of Oz** ».

Un autre point commun non négligeable entre les deux films est qu'ils usent abondamment de la nouvelle technologie à leur disposition: technicolor pour « **Wizard of Oz** » et 3D pour « **Alice in Wonderland** ».

J'avoue n'avoir pas vu « **Alice** » en 3D, mais je n'en suis pas moins persuadée que le film en est influencé, avec par exemple bon nombre d'objets volants.

Un dernier parallèle que j'aimerais établir entre les deux films concerne l'idée de mission, d'envoyée du destin. Les peuples des deux pays imaginaires attendent leur sauveur, qui se trouvera fatalement confronté à la "méchante", étant la seule capable de la tuer. Or, cette idée présente dans des classiques de la littérature, tels que « **Narnia** », est absente d'« **Alice** », et cela lui est propre: la petite fille n'a pas de valeur particulière pour les folles créatures de Wonderland. D'autre part, le mélange d'images de synthèse et de véritables acteurs sonne faux: on en arrive à

se demander s'il n'aurait pas mieux valu assumer jusqu'au bout la fantaisie en faisant simplement une animation. Les images défilent très rapidement sans qu'on adhère véritablement à leur esthétique, peut-être justement trop techniquement parfaite pour mon goût.

Ce film m'a donc semblé aplatir une oeuvre richissime en en mélangeant plusieurs.

**Roxane Barclay, 18 ans,
Collège de Candolle, Genève**

3 Au Pays des Merveilles ?

Après l'immense succès de « **Charlie et la Chocolaterie** » en 2005, Tim Burton s'est lancé dans le projet d'adapter (et de moderniser) le livre de Lewis Carroll sur grand écran. Il nous livre alors sa propre version d'Alice en mélangeant deux histoires de l'auteur anglais : *le pays des merveilles* et *de l'autre côté du miroir*.

On découvre alors la jeune Alice, de maintenant 19 ans, qui retourne dans le monde fantastique de son enfance. Elle y retrouve ses anciennes connaissances comme le Lapin Blanc, la Chenille, le Chat du Cheshire ou encore le Chapelier Fou. A son arrivée, Alice sera rapidement chargée de mettre fin au règne de la reine rouge.

Dès la chute d'Alice dans le trou qui la conduira au monde souterrain, on est transporté dans un univers folklorique, invraisemblable et merveilleux (il

faut relever que le film semble plus approprié à une vision en 3D).



Pour les acteurs du film, Tim Burton s'entoure de son acteur fétiche et ami Johnny Depp pour jouer un rôle qui lui va à merveille, celui du Chapelier Fou. Mais aussi de sa femme Helena Bonham-Carter (remarquable dans « **Sweeney Todd** ») et parfaite pour le rôle de la colérique Reine rouge. Tandis que son opposé, la douce reine blanche est interprétée par Anne Hathaway. Pour le rôle d'Alice, Tim Burton choisit une actrice, jusqu'ici quasiment inconnue Mia Wasikowska, admirable dans le

rôle de cette jeune fille fraîche et rêveuse. Les acteurs côtoient tout au long du film des images de synthèse réalisées avec brio.

Nous retrouvons parfaitement le style loufoque et coloré de Burton, que ce soit dans ses décors ou ses costumes, tous plus travaillés les uns que les autres, même si l'on remarque que certaines scènes semblent être davantage issues de l'imagerie de Disney que de celle de Burton.

Tim Burton nous présente ainsi un film multicolore et burlesque même si les images « à la Disney » et la 2D offrent un petit moins au final.

On ressort néanmoins ravi et bercé par les images et l'imagination colorée de Tim Burton mais sans avoir été tout à fait convaincu et transporté dans *le pays des merveilles*.

**Naïma Pollet, 19 ans,
Collège Nicolas Bouvier,
Genève**

4 L'impression de rester sur sa faim

Ce qui m'a frappé d'emblée dans « **Alice au pays des merveilles** », c'est la tenue vestimentaire d'Alice, pareille à l'ancienne représentation du livre

de Lewis Carroll.

Au début du film, c'est une Alice-enfant qui nous apparaît comme à l'habitude. Puis rapidement, on assiste au mariage arrangé d'Alice, âgée de 19 ans. Petit à petit, on entrevoit les détails qui convoquent le style burtonien. Toujours dans son

monde d'origine, Alice commence à apercevoir l'univers fantastique du monde souterrain. Malgré une présence assez marquante de scènes proches de l'univers de Disney, qui nous rappellent bien que c'est un conte pour enfant (pourtant bien adapté aux adultes adeptes de

Tim Burton), le plongeon du spectateur dans cet univers fantastique se fait en même temps que l'entrée d'Alice dans le monde souterrain. Directement, on rencontre divers personnages tirés du fameux livre. Tim Burton nous offre une réadaptation des personnages, tout en réussissant à maintenir un équilibre entre son style et l'adaptation originale. Arrive plus tard le moment tant attendu de la rencontre avec le trio détonnant du Chapelier fou, du lièvre et du loir. L'effet burlesque que Tim Burton réussit à créer est bien à la hauteur de nos

attentes.



Au cas où la représentation du film n'est pas en 3D, on se rend compte assez rapidement que le film a été beaucoup travaillé dans ce sens-là. Peut-être un peu au détriment de la 2D. Cependant,

l'étonnant côté pervers du Chat du Cheshire est incroyablement représenté au spectateur par son sourire perfide.

Évidemment, comme souvent chez Burton, on retrouve Johnny Depp ici dans le rôle du Chapelier fou, et Helena Bonham-Carter dans le rôle de la reine rouge (leur jeu d'acteur étant toujours admirable).

On sort tout de même du film avec l'impression de rester sur sa faim. Sans réussir à dire si le film nous a vraiment plu, beaucoup seront d'accord pour dire que ce n'est de loin pas la meilleure des œuvres de Tim Burton.

**Malick Algelly, 18 ans, ECG
Jean-Piaget, Genève**

Coordination : [François Zanetta](#), (professeur d'histoire du cinéma et d'histoire de l'art, animateur des Journées d'Etudes Cinématographiques aux Collèges Candolles-Calvin à Genève et critique de cinéma pour Scènes Magazine. mars 2010)